

Les mots et les termes dans la *Cyclopaedia* de Chambers

Michel MALHERBE
Université de Nantes
Centre Atlantique de Philosophie

Chambers est un lexicographe encyclopédiste. Comme il le déclare lui-même, un lexicographe, même encyclopédiste, n'invente pas : il livre à ses contemporains la mémoire d'une culture, une mémoire néanmoins propre à susciter chez le lecteur un travail d'invention¹. Selon la définition de Bacon, le lexicographe recueille, il rassemble, il expose, il propose. Si beaucoup des contenus brassés par Chambers, dans le corps des articles, lui viennent de ses prédécesseurs et si, de son propre aveu, il emprunte à de nombreuses sources, il reste que, configurant ces contenus, il lui arrive d'ouvrir des perspectives originales ; et il offre, en particulier, une conception qu'il veut nouvelle du travail encyclopédique, et qui l'est dans la mesure où il pense à ses propres frais et ne manque pas de raisonner avec précision et cohérence. Il suffit à cet égard de lire de près la préface de 1728 pour se convaincre de l'importance de ce que lui doivent Diderot et d'Alembert.

La science et le dictionnaire

Écrire un dictionnaire est un art, explique Chambers dans sa préface à la *Cyclopaedia*², ce n'est pas un acte de science. La science est un produit des sens et de la raison, produit prenant la forme d'un « système de conclusions, relatives à un sujet déterminé et disposées en mots avec ordre et artifice³ » (p. 58). La passivité de la sensation, qui reçoit son information de l'extérieur, se double de la passivité de la raison. Non pas qu'il n'y ait pas d'acte de la raison, à commencer par ce premier acte qu'est la comparaison des idées, source de toutes les idées complexes que sont nos diverses connaissances, mais la raison saisit ces mêmes idées complexes dans leur vérité manifeste, en intuitionnant immédiatement ou médiatement, dans la démonstration, leur liaison ou, selon le mot de Locke, en percevant par une vue de l'esprit leur convenance ou leur disconvenance⁴. L'ordre des mots reproduit l'ordre des idées et l'art

¹ CHAMBERS E., *Cyclopaedia*, « The Preface », p. i-ii, xxi et *sq.* Nous citons en note le texte anglais dans l'édition de 1728, par la suite abrégé en *Cycl.* Voir l'édition numérisée par *The ARTFL Project* : <https://artfl-project.uchicago.edu/content/chambers-cyclopa>.

² La première édition de la *Cyclopaedia* est datée de 1728. Une seconde édition augmentée et corrigée en est donnée en 1738. La préface subit elle-même des corrections et des modifications : on compte quelques ajouts et des suppressions importantes de paragraphes. On ne peut travailler sur cette préface sans consulter les deux éditions. Nous en avons proposé une traduction complète dans les *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, aux Amateurs du livre, 2004, n° 37. La page donnée à chaque citation, sans autre mention, dans le corps de notre texte, renvoie à cette traduction.

³ *Cycl.*, p. vii : « A science, i. e. a form'd science, is no more than a system of such conclusions, relating to some one subject orderly and artfully laid down in words ».

⁴ Chambers reprend en l'accentuant la thèse de Locke : l'esprit perçoit immédiatement la convenance ou la disconvenance entre deux idées ou médiatement par le raisonnement démonstratif, lequel se résout en une chaîne de perceptions intuitives. *Essai sur l'entendement humain*, I, 2, § 1-2 (p. 277-280 de la traduction de J.-M. Vienne, Paris, Vrin, 2006). Chambers semble ne pas laisser de place à la distinction que Hume fera ensuite entre les relations d'idées et les relations de fait.

de disposer les idées a pour nom *la logique*⁵. L'art en revanche est actif, en ce sens qu'il s'empare des contenus de la perception ou de la science à des fins particulières que poursuit l'auteur du discours. L'art emprunte certes à la science son contenu, mais attache à ce contenu, relatif aux choses traitées, une intention qui relève de celui qui le présente. « Les choses de l'art sont entièrement personnelles, puisqu'elles sont en fonction de la portée des facultés naturelles de l'artiste, quant à la quantité et au degré, et de la disposition et de la trempe de ses facultés morales, quant à la qualité⁶ » (p. 60). Cette intervention de l'auteur ne se réduit pas à un arbitraire subjectif, car elle est propre à enrichir le contenu d'une manière plus particulière et elle ne laisse pas de s'exprimer dans le choix d'une méthode.

Écrire un dictionnaire relève manifestement de l'art, car son intention n'est pas d'augmenter la connaissance (en pareil cas, cette intention scientifique se fondrait dans la production de la vérité elle-même, production obéissant à des critères objectifs et nécessaires ou, en d'autres mots, l'intention de science se résorberait dans la science se faisant) ; l'intention d'un dictionnaire est de délivrer et de transmettre. Elle n'est pas « de concourir à l'amélioration et à l'avancement de la connaissance, mais d'en favoriser l'enseignement et la transmission⁷ » (p. 68) ; « il n'entre pas dans sa tâche d'apporter des perfectionnements ou d'établir des significations⁸ » (p. 71).

Or toute transmission se charge de circonstances qu'on ne peut ignorer : le savoir est parvenu à tel état de perfection relative, il est transmis à telle nation à tel moment donné. De plus, s'y introduit la personne singulière de celui qui s'applique à recueillir et à rassembler les savoirs acquis par d'autres, et qui les organise pour mieux les délivrer au public – sans prétendre, il est vrai, faire une œuvre pérenne. Diderot et d'Alembert annoncent dans le *Prospectus* que *l'Encyclopédie* sera l'œuvre d'une société de gens de lettres et non d'un seul. Chambers aurait récusé ce propos, d'une part parce que l'auteur d'un dictionnaire, s'il est unique, n'en est pas moins solidaire des siècles passés, empruntant largement ses contenus à ses prédécesseurs : « Je recueille, tel un héritier, un vaste patrimoine, enrichi peu à peu par l'industrie et l'effort d'une longue lignée d'ancêtres⁹ » (p. 33) ; et d'autre part, parce que, à ses yeux, Diderot et d'Alembert feraient sans le dire de cette société de gens de lettres une figure de la raison universelle, mise au service de la vérité du contenu. Chambers se garde d'un tel rationalisme militant et n'hésite pas à déclarer, par exemple, que dans les articles consacrés à la mathématique il a souvent adopté un mode d'exposition plus conforme aux exigences de la transmission qu'au respect du raisonnement. Cette dimension singulière de l'entreprise vaut aussi pour la méthode employée et qui est celle d'un analyste, lequel, pour son propre compte, défait « les compositions ou les assemblages d'idées opérés par ses prédécesseurs (les doctrines), afin de les ramener à leur simplicité naturelle¹⁰ » (p. 68) : l'analyse se justifie certes par son résultat, mais elle reste l'effet d'une décision particulière qui n'a pas pour objet direct la croissance de la connaissance vraie des choses.

⁵ Dans l'article LOGIQUE, Chambers critique la logique scolastique qui ne s'applique qu'aux mots, et il reprend les distinctions baconiennes (art d'invention, art d'exposition).

⁶ *Cycl.* p. viii : « For the matters of art are only personal, as they are according to the measure of the artist's natural faculties, in respect of quantity and degree; and to the complexion and cast of his moral faculties, in respect of their quality ».

⁷ *Cycl.*, p. xxi : « His [the first author of a dictionary] view was not to improve or advance knowledge, but to teach or convey it ».

⁸ *Cycl.*, p. xxii : « He is no more concerned to make the improvements, or establish the significations, than the historian to archieve the transactions he relates ».

⁹ *Cycl.*, p. i : « I come like an heir to a large patrimony, gradually raised by the industry and endeavours of a long race of ancestors ».

¹⁰ *Cycl.*, p. xxi : « He was hence led to unty the complexions or bundles his predecessors had made, and reduce 'em to their natural parity ».

La communication et la transmission se font par les mots : alors que la science à l'œuvre va des idées (rapportées aux choses) aux mots, le dictionnaire va des mots aux idées que les hommes ont acquis des choses. « Il y a deux modes d'écriture : le premier que nous pouvons appeler *scientifique* nous fait aller des idées et des choses aux mots, c'est-à-dire nous fait d'abord poser la chose, puis le nom par lequel elle est appelée [...]. L'autre mode est didactique, exactement à l'inverse du précédent : nous allons des mots et des sons aux idées et aux choses ; c'est-à-dire nous commençons avec le terme et finissons avec l'explication¹¹ » (p. 70). Chambers reproduit ainsi l'opposition baconienne entre la méthode de la découverte ou de l'invention, et la méthode d'exposition ; laquelle, étant historique, est celle de l'enseignement et de la narration. Il est fidèle au Chancelier en faisant de la méthode d'exposition une méthode opératoire, un art (*deductio ad praxin*, disait Bacon), mais il lui est infidèle en ceci que Bacon, fort de la réversibilité de l'analyse en composition, s'efforçait d'arracher le travail d'exposition à la dialectique pour en faire un acte de science proprement dit.

Les mots

« Les mots sont la matière immédiate de la connaissance¹² » (p. 55). Dans le travail d'exposition et de transmission, le rapport aux mots peut être double. Ou les mots sont traités comme des faits de langue, sachant que la langue véhicule dans le sens des mots tout un savoir acquis ; ou les mots sont traités pour ce savoir acquis, sachant que ce dernier ne serait pas accessible s'il n'était pas présenté dans des mots. Et donc, ou l'on a un dictionnaire de langue, un « dictionnaire grammatical » (pour reprendre le terme de Chambers) ou l'on a un dictionnaire de nature encyclopédique, qui sera ou « philosophique » ou « technique¹³ » (p. 69). Historiquement, cette distinction n'est pas aussi tranchée qu'elle paraît : Chambers rappelle que les premiers lexicographes furent sans doute des sages égyptiens qui expliquèrent les mots à une époque où le langage était rendu obscur par des symboles mystiques et par des hiéroglyphes, et qui firent par leur œuvre à la fois acte de savoir et acte de langue (p. 68)¹⁴.

Un dictionnaire de langue étant un dictionnaire de mots, « le registre complet des mots, pris dans toutes leurs occurrences, est supposé équivalent au système entier de la science possible, bien qu'une petite partie seulement en soit actuelle, c'est-à-dire que seul un petit nombre de combinaisons possibles sont ou seront jamais réalisées¹⁵ » (p. 61). Chambers ne fait pas par là de la langue la condition de toute pensée, mais il en fait la condition du progrès de la connaissance : sans le langage nous ne pourrions transmettre à autrui les acquis de notre expérience et de notre savoir personnels, une expérience et un savoir qui n'auraient de valeur que pour chacun d'entre nous, de sorte que chacun ne pourrait bénéficier du travail accompli par d'autres. « Et de fait, grâce au langage, nous sommes, en matière de connaissance, à peu près sur le même pied que si chaque individu jouissait des sens naturels

¹¹ *Cycl.*, p. xxii : « There are two manners : in the one, which we may call scientific, we proceed from ideas and things to words; that is, first lay down the thing, then the name it is called by [...]. The other, didactic, just the converse of the former; in which we go from words, and sounds, to ideas and things; that is, begin with the term, end with explanation ».

¹² *Cycl.*, p. vi : « Words are the next matter of knowledge ».

¹³ *Cycl.*, p. xxi.

¹⁴ *Cycl.*, p. xxi.

¹⁵ *Cycl.*, p. xviii : « The whole compass of words, in all their cases, is suppos'd equivalent to the whole system of possible experience; tho 'tis only a small part thereof that is actual, i.e. only a few of the possible combinations are, or ever will be made ».

de mille individus¹⁶ » (p. 55). Mais en même temps un dictionnaire de langue est un dictionnaire de l'usage et l'usage est relatif à un certain état de la connaissance qui est déterminé historiquement. En ce sens il joue le rôle d'une mémoire plus ou moins étendue qui ne livre que ce qu'elle a enregistré et accumulé, comme cela lui est venu. Le lexicographe est un historien : il fait par l'analyse du sens des mots dans une langue donnée l'histoire d'une culture, d'un état du savoir. Et Chambers de reprendre un propos de Bacon : la différence entre l'histoire et le dictionnaire est que l'histoire est une narration qui s'intéresse principalement au passé, « tandis que le dictionnaire considère ce qui est présent ou reste à faire¹⁷ » (p. 71). À cette fin, dans sa fonction de conservation et en même temps de promotion, la langue met en jeu d'autres facultés que la simple mémoire, des facultés « permettant de les ordonner [les idées] et de les disposer, de procéder à des abstractions ou de faire que l'une en représente beaucoup d'autres ; de les comparer ensemble pour découvrir leurs relations ; de les combiner, etc., pour les mettre en acte conjointement¹⁸ » (p. 55). Et le résultat de cette activité est le discours dans toute sa variété.

Ainsi, et d'abord, les mots ne représentent pas seulement les informations simples transmises par les sens touchant les « œuvres de la nature et de l'art » (les individus pour les noms propres, les sortes pour les noms communs), mais aussi toutes les informations relatives à la transformation sans limite de ce qui se fait (les verbes, les participes, les adverbess, etc.). D'où la grande variété d'objets représentés par les mots, que ces objets se conservent ou qu'ils soient occasionnels. « Chaque mot est supposé représenter un point, un article ou une relation dans la connaissance¹⁹ » (p. 56). Ensuite, cette variété d'objets est accrue du fait que les mots, pouvant représenter différentes combinaisons d'idées, « certains signifient davantage, et d'autres moins, à notre gré, ou que certains représentent de larges provinces et d'autres d'étroits districts du savoir²⁰ » (p. 61). La langue, pour des raisons évidentes d'abréviation du discours et de communication, enregistre sous un nom l'énorme travail d'abstraction et de composition accompli par l'entendement. Et elle donne un nom à tout ce que produisent les deux opérations conjuguées de l'analyse et de la composition.

La définition

La fonction d'un dictionnaire se tire de là. Un dictionnaire est « un recueil de définitions des mots d'une langue²¹ » (p. 69). Les mots peuvent signifier des idées simples ou des idées complexes. La définition est une analyse, sa tâche est de décomposer les unités complexes dans leurs divers constituants. Comme le degré de composition varie, l'analyse peut être plus ou moins riche avant d'atteindre les simples. Dans l'article DÉFINITION, Chambers dit : la vraie définition est une « *oratio explicans quod res est*, un discours expliquant ce qu'est la chose [...] Car expliquer n'est autre chose que de proposer séparément

¹⁶ *Cycl.* p. vi : « In effect, by language, we are upon much the same footing, in respect of knowledge, as if each individual had the natural sense of thousand ».

¹⁷ *Cycl.*, p. xxii : « The former primarily considers what is past, or already advances ; the other also what is present, or remains to be done ». Bacon dit : « Nous avons en effet cru bon de nous arrêter quelque peu sur ce qui est acquis, dans le but de permettre l'achèvement de l'ancien et l'accès au nouveau » (« *Distributio operis* », in *Novum organum*, trad. M. MALHERBE et J.-M. POUSSEUR, Paris, P.U.F., 1986, p. 75).

¹⁸ *Cycl.* p. vi : « Without certain other faculties of ordering and arranging them; of abstracting, or making one a representative of a number; of comparing 'em togrther, in order to learn their relations; and of compounding, combining 'em, etc., to make 'em act jointly ».

¹⁹ *Cycl.* p. vi : « Every word is supposed to stand for some part or point of knowledge ».

²⁰ *Cycl.* p. xviii : « [We have made] some more, others less significant, at pleasure : some stand for large tracts or provinces ; others for little spots, or petty districts thereof ».

²¹ *Cycl.* p. xxi : « It is a collection of definitions of the words of a language ».

et expressément les parties qui étaient auparavant conjointes et implicites, de sorte que tout explication a rapport à un tout²² ».

Assurément, un dictionnaire ne peut donner de véritable définition des simples puisqu'ils ne sont pas décomposables. On n'en peut donner que des équivalents, chargés de suggérer à celui qui ne l'aurait pas en son esprit l'idée simple correspondant au mot. Ce qu'on tente de préciser ainsi, c'est l'usage d'un mot, c'est la correspondance d'un mot et d'une idée. Cette procédure fait le fond des « dictionnaires grammaticaux » « où un mot est substitué à un autre de teneur égale mais d'un sens plus obvie²³ » (p. 69). Comme la langue est le véhicule de la transmission et de la communication entre les hommes, la première fonction d'un dictionnaire est de lever les ambiguïtés ou les équivoques des mots et de restituer de manière univoque l'assemblage des idées qu'ils signifient, la vérité de la liaison de ces idées s'imposant par elle-même si elle est de nature rationnelle. « Si tous les hommes signifiaient exactement la même chose avec le même nom, il n'y aurait pas lieu qu'ils diffèrent sur aucun point, en philosophie comme ailleurs²⁴ » (p. 70). L'on a alors une définition nominale, assurément relative à l'usage d'une langue déterminée. Une telle définition fixe le rapport (en soi arbitraire) entre le mot et l'idée dans une situation d'interlocution, soit que le lexicographe rappelle l'usage soit que le locuteur détermine le mot pour son propre compte. « Par définition de nom, il faut entendre ou la déclaration des idées et des caractères attachés au mot dans l'usage commun de la langue ou l'idée particulière que le locuteur trouve bon de dénoter par ce mot », comme peuvent le faire les géomètres dans leurs définitions²⁵.

La définition réelle est d'une autre nature. « Elle est proprement l'énumération des principaux attributs d'une chose en vue de rendre ou d'expliquer sa nature²⁶ ». Disant cela, Chambers n'invente rien : les parties de la définition que sont les mots expriment de manière distincte le détail composé de l'idée complexe et dénotent ainsi la chose en fournissant la connaissance de sa nature. Mais le même Chambers avoue que cette définition est trop stricte, si juste qu'elle soit, et que dans sa pratique de lexicographe il ne s'y est pas toujours tenu. Il reprend en effet une distinction usitée, celle entre la définition descriptive et la définition de connaissance proprement dite. La description « est une définition superficielle, imparfaite et imprécise de la chose²⁷ » : elle donne des marques qui peuvent être accidentelles mais qui suffisent pour permettre de distinguer la chose des autres choses ; sorte de définition dont les grammairiens se contentent car elle n'est guère plus qu'une définition de nom, il est vrai rapportée à la chose et non plus seulement à l'idée. En revanche, la définition de connaissance qui se veut exacte et distinguant entre ce qui est essentiel et ce qui est accidentel fait connaître

²² *Cycl.* art. DEFINITION, p. 176a : « ...*oratio explicans quod res est*, a discourse explaining what a thing is [...] For to explain is only to propose the parts separately, and expressly, which were before proposed conjunctly and implicitly; so that every explication has regard to some whole ». Dans cet article, Chambers n'est pas sans emprunter au *Dictionnaire de Trévoux*, lequel emprunte à son tour à la *Logique de Port-Royal*, 2^e partie, chap. 11. Mais sur la définition logique de la définition, il conteste en bon lockien la définition reprise par ses prédécesseurs qui la faisaient consister en la distinction par genre et par espèce.

²³ *Cycl.* p. xxi : « Grammatical, as the common dictionaries of languages, which for one word substitute another of equal import ».

²⁴ *Cycl.* p. xxi : « If all men meant precisely the same thing by the same name, there would be no room for their differing, upon any point, neither in philosophy or any thing else ».

²⁵ *Cycl.*, art. DEFINITION, p. 176b : « By definition of a name, is either meant a declaration of the idea's and characters affected to the word in the common usage of the language; or the peculiar idea's, etc., which the speaker thinks fit to denote by that word ».

²⁶ *Ibid.* : « Definition of a thing, or real definition, is properly an enumeration of the principal attributes of a thing, in order to convey or explain its nature ».

²⁷ *Ibid.*, p. 191a : « Description, a superficial, imperfect, or inaccurate definition of a thing ».

la chose par sa nature. Comme le remarquera d'Alembert, la définition est plus l'aboutissement de la connaissance que sa condition²⁸.

On peut ainsi définir ce qu'est un terme. « Un terme n'est rien qu'un mot qui dénote, relativement à un certain point [sous une certaine considération] un assemblage ou un système d'idées, que l'esprit a artificiellement formé en les associant ensemble, pour la commodité de ses propres opérations²⁹ » (p. 61), entre autres, à des fins de communication et de transmission. Le terme est le mot qui représente plusieurs idées selon une relation. « La complexité est le seul caractère qu'on retrouve dans tous les termes³⁰ » (p. 62).

Les termes d'art

On objectera que, comme Chambers lui-même l'observe, « tous les noms sont de cette sorte, sauf les noms propres qui, en vérité, sortent du cas ordinaire du langage³¹ » (p. 62). À quoi l'on ajoutera « qu'il y a très peu de verbes qui ne soient des termes, sauf les verbes généraux, *être, agir, pâtir*³² » (p. 62), c'est-à-dire les verbes répondant à ce que sont chez Aristote les catégories. En vérité, l'extension des deux mots est presque la même et Chambers ne laisse pas d'employer souvent l'un pour l'autre. Ainsi, dans la première moitié de l'article WORD, reproduisant à peu près littéralement l'article correspondant du Trévoux, Chambers reprend de son prédécesseur le doublet *words and terms*³³ ; il renvoie à l'article GENERAL TERMS où il est dit : « les mots généraux ne signifie pas uniquement une chose particulière, car ils ne seraient pas alors des termes généraux, mais des noms propres³⁴ ». La frontière est manifestement poreuse entre la grammaire et la logique et de chaque côté la distinction n'est pas strictement observée. L'article TERM reproduit cette synonymie mais observe qu'elle est le fait des grammairiens.

Pris dans leur extension propre, les termes seront dits « termes de connaissance³⁵ » (p. 63), ce qui est dire qu'on ne considère pas ici le mot quant à l'usage de la langue, mais dans sa valeur épistémique. Le degré de complexité d'un terme est plus ou moins grand. Ainsi, plus précisément, seront dits « termes de connaissance » les « termes qui sont plus simples d'un degré que les termes d'un art ou d'une science et qui ont été choisis pour cette raison afin d'en rendre manifestes la nature et l'origine commune³⁶ » (p. 63). C'est pourquoi, dans un article (par exemple, ESPRIT), après la définition verbale, vient la définition littérale du mot (*le souffle*). Ces termes, qui sont premiers, peuvent être enrichis par l'addition d'un caractère ou d'un trait nouveau. Ils deviennent des *termes de science* lorsque le sens général et abstrait en est établi : on a alors l'acception philosophique du mot (*toute substance subtile*). Mais cette acception philosophique peut elle-même être prise sous des considérations particulières qui l'enrichissent tout en la restreignant, procédé qui est la définition même de l'art : l'on obtient ainsi *les termes d'art* (*esprit* en anatomie, en chimie, en théologie, en

²⁸ D'ALEMBERT, *Discours préliminaire*, éd. M. MALHERBE, Paris, Vrin, 2000, p. 152-153.

²⁹ *Cycl.* p. xix : « A word which denotes an assemblage or system of ideas relating to some one point, which the mind artfully complicates or associates together, for the conveniency of his own operations ».

³⁰ *Cycl.* p. xix : « Complexness is the only characteristic that will be found to hold good of 'em all ».

³¹ *Cycl.* p. vxix : « Among nouns, little beside proper names, which indeed are out the ordinary case of language ».

³² *Cycl.* p. xix : « And among verbs, very few but are terms, except the general ones, to be, to do, and to suffer ».

³³ Les deux mots apparaissent dans le titre et la préface du *Dictionnaire de Trévoux*.

³⁴ *Cycl.* p. 133b : « General words do not barely signify one particular thing; for then they would not be *general* terms; but proper names ».

³⁵ *Cycl.* p. vxix : « terms of knowledge ».

³⁶ *Cycl.* p. xix : « Which are one degree more simple than the terms of an art, or science; and were, for that reason, pitch'd upon to exhibit the common nature, and origin of both ».

métaphysique). « Le mot qui fut généralisé pour être porté à un sens philosophique ou scientifique, est, pour recevoir un sens technique, de nouveau particularisé ou rendu propre et doté de nouveaux accidents³⁷ » (p. 63). Ce qui permet de traiter épistémiquement la polysémie des mots et, selon que de besoin, composer l'article de manière ordonnée.

Chambers donne un autre exemple, le mot *force*. L'idée attachée à ce mot, qui est de grande conséquence dans la science de l'époque, est une idée simple : on ne peut définir ce qu'est la force, mais seulement donner des mots de substitution : *énergie*, *vigueur*, etc. « Pour en obtenir l'idée, [on] doit avoir recours à la sensation, non au langage, puisque c'est un *ens* physique qui ne peut être atteint que de cette façon³⁸ » (p. 64). De ces mots ou idées simples on peut abstraire l'idée philosophique de *pouvoir*. Mais cette idée générale peut à son tour être circonscrite par de nouveaux accidents qui en font un terme dans tel art ou tel autre, d'où résulte une idée complexe pour laquelle on pourra donner une définition réelle : si on ajoute par exemple l'idée d'attraction, on obtient les mots de *force centrale*, de *force centripète*, de *force centrifuge*, etc. Et ce sont ces termes qui se prêtent proprement à la définition. Prenons encore l'article TERME : on en donne le sens premier comme limite dans l'espace ; on en généralise l'idée (Chambers ne le fait pas expressément) et on le met en relation avec un champ d'application qui à partir de ce sens premier en fait varier le sens : un terme en géométrie n'est pas la même chose qu'un terme en architecture ou que les termes à Oxford ou Cambridge.

Ainsi défini, le mot *art* prend un sens très étendu jusqu'à dénoter toute partie du savoir, sciences ou arts (au sens ordinaire du terme), quoique l'idée ne varie pas³⁹ : tout art résulte de l'application d'un terme philosophique ou scientifique obtenu par abstraction à un champ particulier par suite d'un dessein de la part de l'auteur de cette application. Assurément la géométrie n'est pas un art au sens où l'arpentage en est un. Le géomètre, dans son acte de science, n'a d'autre dessein que de former de nouveaux théorèmes ; et ce dessein épouse la nécessité logique des démonstrations mathématiques : la subjectivité du savant n'y ajoute rien. En revanche, le lexicographe ajoute bien quelque chose à l'idée de l'espace (surface ou volume) en introduisant l'idée de mesure, quand il lui faut spécifier l'alinéa consacré à la science géométrique. Et l'intention qui préside à cet ajout ne saurait être occultée. De même ne saurait-on ignorer les faiblesses inévitables de toute réalisation lexicographique, « dont la nature est celle d'un art⁴⁰ » (p. 73). De même, si le lexicographe peut se donner une méthode, cette méthode ne saurait avoir la valeur de règles absolues fondées sur la simple raison. Chambers justifie les écarts auxquels il s'abandonnera même dans l'exposition de contenus réputés scientifiques : « Dans le cas des expériences, comme dans celui des démonstrations, nous avons pris un peu de liberté avec la stricte méthode, en faveur de celles qui présentent quelque chose de remarquable et de très beau⁴¹ » (p. 76). Quant aux définitions, il ne s'en tiendra pas toujours à l'ordre prescrit : le sens grammatical, puis le sens philosophique (l'idée abstraite commune), puis les divers sens appliqués aux arts.

³⁷ *Cycl.* p. xix : « So that the word which, to raise it to a philosophical or scientific sense, was generaliz'd; to form a technical one is again particulariz'd, or appropriated and invested with new accidents ». Cette idée d'une addition menant à une restriction de la signification des termes est déjà présente dans *La logique de Port-Royal*, 1^{ère} partie, chap. 7.

³⁸ *Cycl.* p. xx : « To get the idea, he must have recourse to sensation, not to language, it being a physical *ens*, and only to be attained that way ».

³⁹ On trouve un écho atténué du propos de Chambers dans la définition générale du terme *Art* que donne l'article ART de Diderot, qui, il est vrai, passe rapidement à la distinction de la science et de l'art puis à celle des arts libéraux et mécaniques.

⁴⁰ *Cycl.* p. xxiii : « Lexicography, being of the nature of an art ».

⁴¹ *Cycl.* p. xxiv : « Yet in the case of experiments, as of demonstrations, we have receded a little from strict method, in favour of such as have any thing very remarkable or beautiful in 'em ».

L'encyclopédie

Chambers reproche à ses prédécesseurs de « ne pas avoir perçu qu'un dictionnaire pouvait, dans une certaine mesure, réunir les avantages d'un discours continu⁴² » (p. 34) et de s'être contentés de retoucher la pratique confuse de leurs propres prédécesseurs. Nous venons d'insister sur ce qu'il prête à l'auteur qui détermine librement les domaines d'application des termes d'abord posés dans leur généralité philosophique (conceptuelle). En ce sens, dans la construction de tout dictionnaire il entre de l'arbitraire. Et un arbitraire, s'il n'y était porté remède, rendrait incertaine la partition entre ces divers domaines d'application, générant ainsi la plus grande confusion.

On observera que cet arbitraire est largement compensé, par tout ce que l'auteur retient de ses prédécesseurs, leur empruntant ainsi peu ou prou les divisions reçues des sciences et des arts. La tradition finit par faire autorité. Mais c'est épauler l'arbitraire individuel par l'arbitraire historique. Il faut donc introduire un ordre.

Une autre solution est celle que Diderot reprend à Bacon : l'auteur, c'est l'homme lui-même, et non quelque particulier, de sorte qu'on peut tirer de lui un principe d'ordre, la division de ses facultés : la mémoire, l'imagination et la raison chez Bacon ; la mémoire, la raison et l'imagination, dans le « Système figuré⁴³ ».

Chambers exploite une autre idée, qui sera reprise transversalement dans le « Système figuré ». Un article, dans sa composition de détail, applique l'idée philosophique, abstraite et générale, à des champs successifs. Ces champs sont d'un degré de spécialisation variable : chacun se présente comme une partie parmi d'autres d'un tout supérieur, plus général, et joue le rôle de tout se décomposant en parties plus spéciales de rang inférieur. L'on a donc un emboîtement ordonné des applications, par tout et parties. Les champs les plus généraux représentent les sciences et les arts, qui eux-mêmes peuvent être subordonnés selon le même principe au point de dessiner un ordre général, l'ordre encyclopédique, qui est un ordre de composition par la subdivision des touts successifs en parties (en l'occurrence des genres en espèces). « Par ce moyen on peut former une chaîne allant d'un art à l'autre, c'est-à-dire, de la plus simple complication d'idées propres à un art, ce que nous appelons les *éléments*, c'est-à-dire, les principes de cet art, à l'idée la plus complexe ou la plus générale qui soit et au *nom* ou au terme qui représente le tout⁴⁴ » (p. 36). Cette première sorte de liaison, qui répond à un schéma inductif, se trouve renforcée du fait que, par des liaisons hiérarchiques ou transversales, les éléments d'un tout donné sont à rechercher dans un art différent qui les lui fournit, comme les éléments de l'anatomie sont fournis par l'histoire naturelle, la physique et la mécanique, et comme elle-même sert d'élément à la médecine. Ainsi non seulement un ordre permettant une circulation systématique, l'ordre encyclopédique, est composé, mais les différentes parties de cet ordre sont rendues solidaires les unes des autres. À leur tour, ces champs peuvent être divisés en ces longues listes d'items donnés par le lexicographe anglais,

⁴² *Cycl.* p. i : « Nor [Lexicographers] seem to have been aware that a dictionary was in some measure capable of the advantages of a continued discourse ».

⁴³ DIDEROT, *Œuvres complètes*, éd. H. Dieckmann, J. Proust et J. Varloot, Paris, Hermann, 1975 et sq., tome VII, p. 212.

⁴⁴ *Cycl.* p. i : « By which a chain is carried on from one end of an art to the other, *i. e.* from the first or simplest complication of ideas appropriated to the art, which we call the *elements* or principles thereof, to the most complex or general one, the *name* or term that denotes the whole art » ; Chambers donne cet ordre encyclopédique sous forme d'un tableau, ancêtre du « Système figuré » de Diderot et d'Alembert. Rappelons que le prospectus de l'*Encyclopédie* de 1745 en présente la traduction exacte et anonyme (voir p. 38 et 39 de notre traduction) et que les auteurs du « Système figuré » diront leur dette envers le Chancelier Bacon (qui n'a jamais produit un tel tableau), en oubliant de rendre hommage sur ce point à Chambers.

selon des relations diverses. Et se trouve ainsi constitué tout le système des renvois « allant du général au particulier, des prémisses aux conclusions, des causes aux effets, et vice versa, c'est-à-dire du plus complexe au moins complexe et inversement⁴⁵ » (p. 34). Chambers ne s'attarde pas sur la différence de ces relations, se bornant à toutes les comprendre dans la relation générale de tout à parties. Le détail de ces listes⁴⁶, il faut le dire, s'avère assez hétéroclite, tant il est plus facile de penser l'unité que la diversité, et plus facile d'embrasser l'ordre encyclopédique que l'immense variété de la connaissance humaine.

Conclusion

On aimerait qu'une encyclopédie fût, du moins au moment où elle paraît, le recueil de toutes les connaissances humaines. Mais on sait combien un tel désir d'exhaustivité est vain ; et le satisfèrait-on que l'on n'obtiendrait qu'une accumulation désordonnée, non pas, de connaissances, en vérité, mais seulement de *faits* de connaissance : la mémoire est trop dépendante de l'histoire, elle ne fait pas à elle seule le savoir. On aimerait, pour surmonter une pareille faiblesse et pour anticiper les connaissances à venir, pouvoir reprendre le tout et le lier en un système. Mais on sait qu'une telle ambition est vouée à l'échec, car du système on ne saurait obtenir toute la richesse des connaissances ; et cette ambition parviendrait-elle à ses fins que l'on n'aurait jamais que des *idées* abstraitement mises en ordre. Tout projet encyclopédique est donc impur : il traite à la fois des faits et des idées ; il est à la fois recueil et système composé, il est à la fois mémoire et entendement. Il suffit pour s'en convaincre de considérer n'importe quel article de la *Cyclopaedia* où l'effort de construction théorique est battu en brèche par la dispersion des parties ou des éléments, mais sans qu'on en désespère. Car, au bout du compte, il faut écrire l'article, il faut le rendre aussi complet et riche que possible et, également, aussi ordonné qu'exigé. L'habileté et même la réussite de l'ouvrage de Chambers, avec toutes ses lacunes et ses faiblesses, est d'être allé des *mots* aux idées en les rendant porteurs de la culture humaine, d'avoir changé le dictionnaire historique ainsi formé en une encyclopédie, la traitant comme un art et non comme une science et, en construisant les *termes*, d'avoir su définir un principe d'écriture pour l'encyclopédie, qui le mena bien au-delà d'un simple dictionnaire de la langue tout en le conservant bien en deçà d'un système de philosophie.

⁴⁵ *Cycl.*, p. i : « So that by a course of references, from generals to particulars), from premises to conclusions, from cause to effect; and vice versa, . e. in one word, from more to less complex, and from less to more ».

⁴⁶ Pages 40-53 de notre traduction.